

Mes Mémoires du siège de Paris.
mes souvenirs de 1870 au 15 Juin 71.
S^r Sixte Dastard 3^{me} Assistant.

La guerre était commencée avec la Prusse et la France bien que Paris au départ se présentait sotto triumphant dans cette gigantesque lutte. Cependant dès la fin d'août les désastres de notre armée avaient déjà les yeux aux présomptions des bruits sinistres circulaient dans Paris on craignait l'envahissement de la capitale par l'ennemi et le bombardement de Strasbourg était une menace de ce qui pouvait arriver. Aussi comme mesure de prudence les Comtes religieuses dont la maison se trouvait à Paris conjurèrent leur Supérieure G^{de} de se mettre à couvert dans une maison de province. Notre P^{re} Mère de Tandoas daigna écouter les vives instances de l'Institut à cet effet, à son grand regret, pour acquiescer aux supplications répétées des Supérieures locales et sauvegarder les intérêts de la Congrégation, elle se détermina à partir pour Loubouise. L'exemple de la Sup^{re} G^{de} du Sacré Cœur la décida dans cette résolution. Précédemment notre P^{re} Mère accompagnée de ses deux Assistantes se rendit à l'Archidiocèse pour recevoir la bénédiction de Monseigneur Surab.
notre Supérieure

Protonotaire apostolique. Vicaire G^l de la Grandeur
 et l'informez de sa détermination. Monseign^r Juvet
 fut tout d'abord étonné. « Dieu, ma Mère, donne
 prenez la suite. Moi je reste à mon poste auprès
 de Monseign^r Archevêque je ne l'abandonnerai pas
 le soir m'oblige. » Mais lorsque Monseigneur eut
 entendu les raisons de notre digne Mère et qu'elle
 l'eut assuré du départ de la Sup^r G^l du Sac^r Coll^g
 (chose dont Monseign^r doutait) il n'insista plus pour
 la retenir et donna son approbation à ce qui était fait.
 Cette visite avait quelque chose de solennel et de triste
 on pressentait les dangers et les malheurs prochains.
 La conversation parfois s'animait de sinistres pressenti-
 ments, ainsi comme nous parlions à Monseign^r des
 prophéties qui circulaient partout à cette époque
 quelques-unes parlaient de bonheurs. « Je ne crois
 en fait de prophéties, qu'aux livres des prophètes,
 dit Monseign^r d'un accent ennuyé. Je suis vieux, j'
 passe ma vie sacerdotale dans cet archevêché, au
 service des différents Pasteurs qui se sont succédés.
 Monseign^r de Québec, j'ai partagé leur fortune. Lorsque
 mon bienfaiteur et mon père Monseign^r de Québec
 chassé de son palais, se cachait dans la ville épiscopale
 pour échapper à ses ennemis, j'étais jeune, je venais

mes jours en danger - c'était moi - qui faisais
 les commissions difficiles et embarrassantes. Plus
 tard, lorsque Monsieur d'Orléans tombait frappé à
 mort sur les barricades, je me trouvais à ses côtés.
 Le jet de l'assassin qui perça Monsieur de Tournon
 dans l'église de St Etienne du mont, me blessa
 avant d'arriver à sa Grandeur, car j'étais là à
 la droite du Roy, j'ai assisté à beaucoup d'ac-
 tions d'armes, et bien. rien ne me rassure
 aujourd'hui. Que m'arrivera-t-il mes Mères, je
 vous le répète, Monsieur le Cardinal resté, mon
 devoir est de ne pas le quitter, je dois partager
 toutes ses souffrances. - Et vraiment notre Supérieur
 disait l'avenir...

La guerre marcha en sens inverse des précédentes.
 Les premières, les défaites étaient notre partage, on
 pouvait bientôt se battre dans le cœur du pays, on
 convint à St Remy de mettre le Noiviat à l'abri
 du danger. La digne Mère de St Jérome conduisit ses
 novices dans notre maison de Combourg vers la
 fin d'Avril, notre Mère G. le dit l'y arriva
 le 8 Septembre. Ce jour-là en effet elle se rendit
 à la gare d'Orléans, accompagnée de ma sœur Albine
 et de la Sœur désignée pour partager son exil, mais

L'encombrement des voyageurs fut tel, tant la franchise
 était générale, que le chemin de fer impuissant à
 procurer tant de monde, ne distribuait pas de
 billets, il fallut rentrer à la Comte; ce fut le
 jour suivant dans l'après midi que notre M^{re}
 Mme de Tancras nous quitta pour prendre une
 voie indirecte et fort longue jusqu'à Coucourse, les
 routes étant déjà peu sûres.

Je fus choisie pour garder le foyer sacré.
 J'avoue que malgré tout le difficile de la pro-
 vision je me sentis à l'instant fort d'une grâce
 d'état qui ne m'abandonna jamais. Notre digne
 Père était parti à temps, dès les jours précédents
 on ne peut s'échapper de Paris. La Barbine
 était venue s'y réfugier. La bonne Sup^e de Mantes
 nous avait conduit quelques îles cypriotes, les
 trouvant plus en sûreté à Paris que dans un pays
 à découvert qui pourrait être pris par l'ennemi,
 quelques îles de Jumbac ne nous quitteraient
 pas pendant le siège, ce qui porta au chiffre environ
 de quarante le personnel de la Comte. Malheureusement
 nous arrivions dans ce personnel des malades, des
 personnes âgées, de fort jeunes (rosses) et une fille
 ce fut là le difficile.

Le siège commençait, nous avions quelques provisions
-ous des comestibles et en chauffage, ce fut un grand
bonheur, car le biver de go fut un des plus rudes
du siècle. Dans quelques de terre, Lisbig, café, sucre,
chocolat, riz & de plus une certaine de grands pains
que dès les premiers jours notre bonne économie avait eu
la précaution de demander en exigeant du boulang
de les faire doublerient crain pour les courses, grâce
à cette sage mesure nous avons eu sous les jours
matin et soir un aliment assez passable. Dans
cette soupe de bouillon de chesat trempé de ce
bon pain durci, car on se rendit plus que le pain
détestable et mal faisaut dit pain de siège. Les
vires devinrent fort rares, on faisait guerre chez
les boucheurs la journée entière pour recevoir une
petite tasse de mauvaise viande. La Providence
vint sur St. Haur. Quelquefois des amis venant
en aide en faisant de précieuses cadeaux. Un jour
c'étaient nos bonnes S^{rs} de la rue des Costes qui
nous faisaient port d'un fromage acheté à grand
prix à la Halle, un autre jour, M^{rs} Lermot,
Directeur aux Missions étrangères, ami de la mission,
nous envoyait la moitié d'une cache trait dans
leur seminaire en cachette. Les jours d'épreuve

ont leur joie aussi. On aimait entre amis de partager sa bonne fortune. P. Beau recevait des Missions, et à son tour P. Beau était heureux d'envoyer à l'intelligent et dévoué maître d'hôtel du Séminaire des Missions un frot de bonvre frotte, quelques cents francs pour l'entretien d'un malade. c'était un moment de fête!

On se faisait donc par raison et par piété chrétienne à ce régime mortifié du régime si fatal à nos chers malades auxquels on réservait toujours la meilleure part.

Cependant l'une d'elles, ma S^r S^r Marceline, tomba subitement d'angereusement malade. La veille de la Coussant. Je l'avertis de son état pour la préparer à recevoir les derniers sacrements. La chère malade recut mes paroles comme un bienfait du ciel. L'annonce de sa fin prochaine la remplit de joie, elle était infirme, bien que jeune, depuis si longtemps. Je la vis encore me remercier de l'honneur que vous elle demandait immédiatement le prêtre qui n'arriva pas aussi vite qu'elle le désirait, le lendemain 16^e 9^h elle recevait les Sacrements dans la pleine connaissance de son allégresse, le soir elle tomba

Dans une agonie d'un jour sans nulle connaissance
 de l'effort souffert pendant ce stade de 24 heures
 qui me faisait tant de mal. nous n'a pu nous
 faire connaître. De peine eut elle rendu
 l'âme, que sa physionomie contractée depuis bien
 des années par la souffrance, redésint ce qui elle
 était au temps où j'étais comme jeune
 de l'absence de vie.

Le décès avait précédé le déménagement qui
 commença vers la fin de J^uin et dura 21 jours il
 me semble. Dans premiers jours de l'envasement
 nous avions songé à organiser une ambulance en
 conséquence de l'éclaration en fut faite à la mairie
 de notre Arrondissement. Les bonnes Sœurs de
 St Thomas de Dilleneuve eurent l'obligance de
 nous aider de leur expérience, deux de leurs religieuses
 vinrent à Commetet où nous avions préparé une jolie
 salle de dorme bits, et avec une grande bonté elles
 nous donnerent tous les renseignements nécessaires
 à ce genre d'œuvre. Cette ambulance n'a jamais
 servi. M^r Gallois notre architecte et ami des
 vint me suggérer la pensée d'offrir l'hospitalité
 aux bonnes sœurs des hospices des Incurables, qui
 souffraient beaucoup depuis que laissant leur asile

à nos soldats blessés. Ils logeaient tantôt d'un côté
 tantôt de l'autre dans les différents locaux appartenant
 à la ville. J'allai immédiatement offrir
 l'hôtel de Combes à M^{re} le Directeur de
 l'hospice. Ma demande fut acceptée avec recon-
 naissance. Peu de jours après une cloison de
 planches nous séparait de l'hospice impériale.
 M^{me} Genais, notre concierge à Combes, garda
 son poste, elle y exerça ses mêmes fonctions, et
 y gagna, ~~relativement~~ le chauffage, l'éclairage, la
 nourriture de l'administration des hospices, en
 ces jours mauvais la meilleure nourriture de
 la réserve aux hospices. Nous n'avons eu qu'à
 nous féliciter de l'hospitalité donnée aux
 bonnes vieillles considérées même dans le sens de
 la prudence humaine; les bonnes femmes
 nous affranchissent de l'embarras d'une ambu-
 lance et nous méritent de la gratitude.

Mais voici le bombardement, voici l'effroi!
 Les obus pleuvaient le jour, tombaient toute la
 nuit, bien des personnes ont terriblement souffert
 du bruit seulement. Pendant ces jours de calamité,
 un chrétien fervent, M^r de Benque, vint me
 proposer de faire dans notre chapelle les trois jours

d'adoration assignée à l'église de Gravelle, fermée
 alors se trouvant sous les batteries, avec sa foi si
 vive, M^r de Penque me représenta que plus
 que jamais il était nécessaire de ne pas interrom
 pre l'adoration perpétuelle, or nous avons besoin
 dans notre malheureuse ville de secours divins.
 Sans de l'assentiment de nos bonnes Sœurs, je
 n'hésitai pas, la proposition fut acceptée avec
 bonheur. Pendant la journée nous nous rem
 placâmes toutes les heures deux à deux devant
 le Très saint Sacrement ainsi que nous le
 faisons tous les jeudis et tous les dimanches depuis
 que la permission de cette exposition de deux fois
 la semaine nous avait été accordée; chacune avait
 son heure fixée. Quant à la nuit pour ces 9
 jours, je partageai la veillée par moitié. Les
 deux premières adoratrices restaient à la chapelle
 jusqu'à minuit, alors on les remplaçait pour
 me rester qu'à l'heure de la prière des Sœurs cœurs.
 La bonne S^r Stienne Doisin, malgré son âge voulut
 être une des veilleuses de la nuit, j'eus le bonheur
 d'être sa compagne pour être témoin de sa ferveur.
 le sommeil la gagnait souvent, alors elle se tenait
 debout pendant ses longues heures de prière.

Le bombardement dura jusqu'au 21 Janvier, et
 me semble nous être exposés étant dans la
 direction de l'hôtel des Juraides et du Ministère
 de la guerre, une Obuse Arrière deux monuments
 signalés aux canonniers. Il y a eu vraiment des
 miracles pour notre confort. Un soir, un
 obus tomba sur la maison située vis-à-vis
 l'infirmerie du fessiment où une sous-couche
 couchait avec 5 ou 6 Chies. Un autre jour, vers
 onze heures 1/2, alors que nous psalmodions à la
 chapelle l'office de Notre-Dame, un obus perça de
 part en part la maison voisine située vis-à-
 vis notre N° 8, ^{au étage} notre bonne infirme, ma
 S^r S^t Paul Bonnet, occupée dans la cour
 du charbon se trouva convertie des cendres du
 projectile, elle en fut quitte pour la peur.
 Or pour ces deux cas, il a fallu que l'obus
 incertain lancé dans notre direction décrit
 une courbe au-dessus de S^t Paul pour
 descendre dans la rue des missions et frapper
 nos voisins, naturellement il aurait dû arriver
 à la façade de notre maison du côté du jardin
 Notre-Résurrection et tout l'Institut prison-
 tant pour nous. Je m'étais placée sous la

protection particulière de la Très Sainte Vierge
 en pressant en main mes fonctions. Seul,
 sans expérience, sans secours, je l'aurais conjuré
 de garder sa maison. La divine Bénédictine m'a
 entendue. A toutes ses fêtes, malgré les obstacles,
 je me rendais en pèlerinage à N. D. des Victoires.
 Le 8 Décembre, en compagnie de ma bonne
 Soeur Virginie par une pluie pénétrante et
 froide, j'ai commencé mes pèlerinages et
 j'ai été plusieurs jours dans le sanctuaire
 béni. Une réponse de consolation fut le résultat
 de mes supplications j'eus l'intuition qu'elle
 nous garderait.

L'aumône fut notre prière aussi. Nous
 avons secouru, des voisins bien pauvres dans
 notre détresse: une jeune femme venait fréquem-
 ment prises au tas de charbon dans la cave,
 et le petit tas a toujours duré; d'autres emprun-
 taient nos pommes de terre qui se multipli-
 aient dans la cave sous le regard d'une petite
 statue de St Joseph placée par notre bonne
 économme en le ~~constituant~~ le gardien des provisions.
 J'avais fait couper les arbres trop soufferts du
 jardin, de pauvres fontaines emportaient ce bois
 si vert si bon de se chauffer malgré la fumée

Tout allait bien pour un pareil temps. Dieu
 m'avait donné un puissant auxiliaire. Dans
 notre excellente économie, ma Sr St Carrille, souti-
 son expérience de la maison, du quartier, des
 personnes de nos connaissances, la parfaite
 entente qui nous unissait, a été une de
 mes plus sûres garanties de préservation.
 Notre M^r Père m'avait laissé dix mille francs
 (les bourses des Norvices) cela a largement suffi
 avec les quelques secours de certaines pensions
 arriérées, de la rente sur l'Etat du trimestre
 de Janvier que je fus touché par les soins de
 M^r de Lalandier, il y eut des difficultés
 le titre portant le nom de M^r de Tardieu,
 notre obligé ami arrangea l'affaire, cette
 somme fut très utile à l'époque où nous étions
 Le danger était grand au je dit pendant
 le bombardement. M^r Gouraud, notre bon
 Docteur, me conseilla de faire coucher la Com^{te}
 dans nos caves, on y organisa des dortoirs et
 on y passa la nuit, je laissais à chacune la
 liberté de coucher dans sa cellule: 17 y restai
 je fus du nombre. Je me rappelle encore l'air
 admirablement couronné, de notre bon Docteur,

« Comment ! vous, la encore, votre chambre est
 située dans la direction la plus exposée, tous
 les obus sont lancés dans ce sens. » Le bon
 Docteur compréhensif ma répugnance pour la
 Douleur de la case, aurait voulu me faire
 prendre asile dans une des chambres s'ouvrant
 sur la rue des Missions, j'aurais préféré rester
 dans mes habitudes ne craignant des obus que
 le bruit d'une partie de la nuit, ce qui m'empê-
 chait de dormir. Mais toute la Com^m n'aurait
 pas la même grâce, beaucoup souffraient de
 la peur. Une bonne infirmière qui ne quittait pas
 son lit, ma S^{te} Euphrasie de Courçon, fut
 transportée dans une pièce du rez-de-chaussée à
 Jumièges, et là le bon Dieu allait la visiter deux
 fois par semaine par la Ste Communion, aussi
 qu'il le faisait à St. Paul, car les secours reli-
 gieux ne nous manquaient jamais.

Le siège touchait à sa fin, le bombardement
 avait cessé, ma bonne S^{te} Euphrasie dont la
 présence et joyeuse sérénité ne s'est jamais démentie,
 fut tout à coup prise d'un accès de faiblesse, le médecin me
 présenta qui c'était la mort qui s'annonçait.

ma douleur fut grande, encore un décès, j'attendais
 la chère malade, elle ne voulait pas survivre au
 si mal, M^r Voisin accourut à la suite, la
 calma, la disposa, elle reprit tout son courage
 à la réception des derniers sacrements, me fit
 ses recommandations pour sa famille, me dit
 ses vœux pour eux, elle mourut vers 8 heures
 elle expira doucement, tandis que pour la
 soulager je soutenais sa tête qui elle n'avait
 plus la force de porter. Bonne et chère amie
 sa mort a été aussi douce que sa vie. Sa
 patiente résignation pendant sa longue maladie
 lui avait attiré la profonde estime de notre
 bon M^r Courand.

Nous Tavions perdu, dès les premiers jours
 de l'hiver une sœur converse arrivée depuis
 peu de temps à Paris pour se soigner.
 Dans premiers jours de l'année j'écrivis à
 votre M^r Père pour lui demander l'autorisa-
 tion d'envoyer ma sœur Dominique Caroch
 en Bretagne, chez son frère curé, cette bonne
 sœur fut malade au moment de l'envoie
 avait souffert plus qu'une autre de toutes les
 privations de l'époque, la réponse ne se fit pas

Alors, le convoi faisait alors le service de la
 poste, la correspondance par ballons avait cessé,
 Notre très digne et bien mérité de faire partir
 de suite la chère madame avec l'Infirmière,
 qui ne devait être que la compagne de voyage,
 mais qui fut obligée de séjourner un mois en
 Bretagne à cause des événements.

Une notice souffrante et quelques autres Sœurs
 partaient aussi pour différentes maisons elles
 avaient besoin de se remettre des souffrances du
 siège. Le personnel était diminué et néanmoins
 nous continuâmes de faire les classes
 externes et gratuites. ces classes ne furent jamais
 interrompues sinon on fut du bombardement,
 car les obus pleuvaient parfois en pleine jour
 dans les rues: venait alors en chape qui voulait

Cependant la sécurité paraissait revenue,
 quelques parents me demandèrent de revenir
 bientôt le pensionnat, il fallait purifier ¹⁰ l'ennemi
 on n'avait pas compté sur la Commune. L'Espérance
 des Incorables étant libre, les bonnes vieilles pouvaient
 rentrer dans leur logis. Donc le 16 Mars je suis
 chez M^r le Directeur pour lui communiquer les
 réclamations des parents de nos élèves. Une petite

était prouvée d'après laquelle les locataires du ma-
 nement devaient sortir de chez ^{nous} après demande faite
 de notre part, et remettre le local à nous, ^{même}
 reprendre les lits de fer que nous avions prêtés.
 (C'était d'après le conseil du bon M^r Gallois archi-
 tecte de l'hospice des Invalides aussi, que j'ava-
 is me montrés exigeants, l'hospice est très in-
 m'aurait été dit sous diverses demandes beaucoup.
 Et on avait acquiescé à tout sans difficulté.) M^r
 Directeur me promit de commencer le démouve-
 ment le lundi suivant, 19. Le dimanche 18 Mars
 des bruits sinistres arrivent jusqu'à moi, j'appren-
 qu'une insurrection plus terrible que le siège se
 préparait dans la capitale, le matin même deux
 généraux français ont été massacrés: la Commune
 commençait. Du plus vite j'appelle ma S^r
 S^r Corville, les vieilles femmes sont une sécurité
 pour nous si on en veut aux convents, tout
 je vite allons arranger l'affaire pour qu'elles
 nous restent. Nous courons pour parler à M^r
 le Directeur (c'était un respectable vieillard qui
 s'est montré parfait pendant les trois mois à
 près que nous avons eu ses pensionnaires) j'
 quelques raisons pour continuer l'œuvre: j'

que ce déplacement pressé doit le contraindre, qu'après
 y avoir réfléchi, je ne voudrais pas le désobliger,
 que les pauvres femmes puissent habiter Penneset
 quelques jours de plus, & Mais le respectable
 Monsieur avait déjà tout organisé, les adresses
 étaient données pour l'embarquement du lendemain
 et les ouvriers convoqués pour les réparations
 à faire à l'hôtel. Je donne ma contrainte
 en entendant ces paroles. Je dus me taire et
 mettre ma confiance en Dieu. Et c'est grâce à
 ce délogement hâtif que nous dûmes les réparations
 terminées à temps, à peine le dernier
 ouvrier sortait de Penneset que pas un homme
 n'osa se montrer dans la rue. Tous étaient réqui-
 sitionnés pour faire partie de la garde nationale.
 Mais notre maison était renversée à neuf, et la
 Commune passée, notre Père Mère de retour, ou
 peut recevoir les enfants, si au contraire M. le
 Directeur est acquiescé à mon désir, ou n'aurait
 pu faire que bien tard l'ouvrage de l'appropriation
 si nécessaire, les ouvriers furent rares la
 pluie venant et tant d'hommes manqueraient
 à l'appel. Je l'ai dit souvent. La Providence
 veillait sur St Maurice.

La Province sub tout de suite les abominations de
 la Commune. Notre N^o Mère de Jesus en fut
 inquiète de ses filles de Paris, on l'écrivit de faire
 partir à peu près tout notre monde. Je m'empres-
 sai d'exécuter cet ordre. Bientôt nos bonnes
 Sœurs de St. Etienne qui s'étaient dépensées outre
 mesure pendant le siège pour faire la classe
 et préparer elles mêmes la nourriture à leurs
 enfants et les empêcher de mourir de faim
 furent chassées de leur domicile. On leur fut
 donné par les puissants du jour de sortir au plus
 vite parce que une maîtresse laïque devait
 les remplacer. En pareil temps, être chassé était
 un honneur, mais les enfants étaient des victimes.
 Nos pauvres Sœurs s'occupèrent immédiatement
 de leur départ. C'était un dimanche la journée
 fut employée à porter le mobilier dans une
 maison voisine qu'on leur avait offerte; ma
 fr^o Amélie s'installa dans cet abri avec
 sa sous-cousser, elles y restèrent jusqu'à la réouverture
 de leur maison. Le soir de ce dimanche
 la chère Sup^o m'envoya la bonne S^o Sylvie leur
 sous-cousser, pour me présenter de ce qui se passait.
 J'étais à l'office de Matines, il m'en souriait,

petite chapelle ou me dit tout je cours au
 plus vite chez le respectable Lefebvre au Jesus
 de la rue de Sèvres sous son commandement un conseil
 me fut donné d'aller voir un peu dans quel état
 elles sont, lui dis-je - Vous s'en vont, me
 répondit-il, mais si vous vous déguisez, je vois
 tous les jours des religieuses qui elles portent le
 visage caché - Non non, lui dis-je, je ne
 puis m'y résoudre. Vous ne quittez pas, vous,
 votre robe. - Vous avez raison me dit-il,
 allez, que Dieu vous garde! Et je partis, je
 traversai le jardin du Luxembourg sans danger
 j'étais avec St. Julien Arrivé à l'entrée d'une
 rue, non loin de St. Genevieve, nous aperçûmes
 un rassemblement, au plus vite j'entre dans
 une maison: celle d'une pauvre charbonnière.
 La femme m'accueillit avec bonté parce que
 c'était une religieuse qui elle habitait, elle me
 raconte les promesses des gardes nationaux du
 quartier et pendant l'entretien nous apprenons
 que le sujet de ma petite alarme n'était qu'une rixe,
 je gagnai une rue opposée et me couchai bientôt
 au N° 9 me dis-toi. Les bonnes sous soupains
 tranquillement, elles me racontèrent leur journée

il fut donc une qu'elles nous avisaient de leur venue
 matin. Je les guettais rassurée et à la suite je s'ega
 quai. P. S. Pour: il était temps, la nuit françaisait
 ne était fort en peine sur son compte, n'ayant
 pas pris en d'une course faite avant même
 pour ainsi dire, d'y avoir pensé. Cependant le
 lundi, les enfants furent très-étonnés de la
 nouvelle maîtresse qu'elles trouvaient en arrivant,
 on dit même qu'il y eut une petite insurrection
 parmi les plus jeunes, on ne voulait pas de
 la nouvelle maîtresse, on voulait la chasser
 par des paroles blessantes on lui disait: nous
 voulons nos Dames. Mais bientôt les plus
 grandes calmèrent leurs compagnes. « Mes demoiselles
 disent-elles si nos maîtresses nous entendaient elle
 ne seraient pas contentes de nous car elles nous
 ont appris à être bonnes et pieuses. Allons enten
 dre la messe puis que on nous commence la
 classe sans prière » et de suite un bon nombre
 de ces enfants se rendirent à la paroisse.
 Quelques unes de ces chères petites vinrent se
 présenter à notre école de la rue des Missions,
 nous les refusâmes par prudence, mais nous ac
 ceptâmes volontiers toutes celles qui vinrent

continuer le patronage du Dimanche auprès de
 M^{re} J^{ne} Raphaël. Cette bonne Sœur nous
 rendit alors un grand service elle fit la classe à
 nos pauvres enfants, c'était l'époque de la 1^{re}
 Communion, on ne pouvait les abandonner,
 cette classe était en grande souffrance depuis
 que la maîtresse était partie une de nos bonnes
 anciennes sœurs des gratuites s'est désolait pour
 la remplacer. Cette enfant nous avait été d'un
 très grand secours depuis l'avis. Dieu l'a récom-
 pensée de sa charité en lui donnant la vocation
 religieuse: elle est dans notre Congrégation et
 une bonne Sœur d'œuvre.

Dans ces jours difficiles il m'arriva une épreuve
 sur laquelle je ne comptai guère. Notre M^{re} Mère
 pressée par les sollicitations instantes de mon père
 qui me voyait perdre lui promet de me faire
 sortir de Paris. En conséquence elle donne des
 ordres à sa chère Sup^{re} de notre maison de Montivert.
 Un certain soir, mes deux sœurs ou sœurs
 m'arriva pour me dire de la part de notre sœur
 Mère d'arriver au plus tôt à Couboise. J'aroue
 la peine, l'angoisse de cette commission pour moi
 ce fut peut être le plus mauvais moment de

terrible époque. Je devais obéir. Je ne pouvais
 abandonner mes Sœurs ! Que faire. Je juraï long
 temps devant le S^{ac} Sacrement et le matin à
 peine levée je vais prendre conseil du P. Lefebvre
 Je lui exposai mon cas. « Vous ne devez pas
 quitter votre poste, me dit-il, à distance votre
 Supérieure ne peut juger la position, au reste
 pour rassurer votre conscience, consultez la Com^mte.
 Je remis immédiatement mes Sœurs Professes,
 je leur fis part et de l'ordre de notre Père et
 de mon désir de rester toutes unanimement
 conformément à l'avis du P. Père.

Depuis le mois de Septembre un missionnaire
 M^r l'abbé Honillon remplaçait à St Paul
 M^r l'abbé Mawry qui était resté dans le nord.
 Cet excellent prêtre n'a pas manqué un seul jour
 de venir dire la messe chez nous, même au plus
 fort du bombardement: le martyre qu'il n'aurait
 pas trouvé en Chine, devait se récompenser à Paris.
 Arrivé le mardi de la semaine S^{te} alors qu'il
 passait devant l'école St Germaine que les gardes
 nationaux filaient, conduit à Paris, puis
 à la Roquette, il périt dans le massacre
 des derniers jours.

Après votre confession, pour la messe
 M. l'abbé Lagas avec qui j'en causai la messe
 saint, me promit de venir vous dire la messe
 le jeudi 10 et d'entendre la messe. Quelle tristesse!
 Il nous fallait le St Sacrement à tout prix.
 Jésus que se fit Lefebvre après le pillage du
 couvent n'avait pas été en prison et s'était constitué
 le gardien du couvent des jésuites. Je vais à lui,
 lui fais part de notre douleur, il se comporte et
 me promet du secours. Le lendemain le P. P. Bazin
 s'est gracieusement offert ^{pour être} ~~notre~~ ^{annoncier}
 il commença ses fonctions le samedi saint.
 La semaine suivante fut troublée d'éruptions, on
 faisait la visite des couvents du faubourg St
 Germain: nous étions dans l'attente. Dieu
 nous épargna cette affliction! mais une bien
 grande fut l'arrestation du R. P. P. Bazin, le
 dimanche de Quasimodo, on se recourut à la
 gare quand il prenait un billet pour se rendre
 à Versailles visiter son provincial. Je me rappelle
 lui avoir dit ce même jour: "Prenez garde
 à vous, mon Père, on vous reconnaîtra, vous soûlez
 beaucoup." L'excellent P. Lefebvre nous procura
 aussi un confesseur, après le départ du bon M. Douin,
 un nouvel annoncier, un prêtre du quartier qui
 constamment est la messe chez nous jusqu'au jour de la
 débandade, et même pendant que les barricades nous cernaient, et

Dans la personne du R. P. Chauveau. Il me racontait
 que lui aussi avait été pendant quelques jours détenu
 à Mazas et en me détaillant le régime des prisonniers
 le régime mortifié de clercs naivement que sa condi-
 tion n'était pas si mauvaise en prison qu'on voudrait
 le croire. Par exemple, sa mortification n'allait pas
 à coucher dans un lit sale, il passa les trois nuits
 de détention sur une chaise.

J'ai nommé plusieurs fois le vénéré P. Lefebvre.
 Je n'ai su lui témoigner assez de ma satisfaction
 pour tous les services qu'il me rendit alors. Pen-
 dant la Commune il a été mon conseil, mon soutien.
 « Je n'ai personne mon P. Père, lui dis-je à ma
 1^{re} visite. Ma Supérieure. C'est ébriqué, notre
 confesseur et notre Supérieur en prison, le P. Dassy
 a fui en Bretagne, soyez mon conseil. » Et il le
 fut. Un jour même il vint me visiter à
 St Maurice c'était s'exposer pourant l'habit ecclési-
 astique. La personne folle dont j'ai parlé me
 donnait de sérieuses inquiétudes, le P. Père les
 partageait: une impudence à cette époque pouvait
 faire un si grand mal, une folle était capable
 tout.

Monsieur Darbois, archevêque de Paris fut

arrêté le Mardi Saint Le lendemain on fut
 Monsieur Suat dans son logement. Pendant le
 siège j'avais été deux ou trois fois le visiter à
 l'archevêché pour savoir si sa santé souffrait par
 son mauvais régime et de tant de privations, notre
 vicaire Supérieur n'allait pas mal, il était triste
 des événements qu'il voyait venir mais bien résigné.
 Il me fit part de ses petits crimes domestiques,
 le gardien de sa propriété de Coufflans eut peur
 de l'ennemi et abandonna son poste sans même
 en prévenir son maître, un valet de chambre,
 garçon intelligent bien que dévoué à Monsieur,
 dans un excès de patriotisme s'était bête. Debut
 dans la garde nationale et faisait ainsi son vieux
 maître plusieurs fois la semaine, des services dont
 il avait tant besoin, et d'ailleurs il ne se faisait
 pas illusion sur la conclusion d'une telle aventure.
 Les que j'appris l'arrestation de Cardinal, j'envoyai
 à l'Archevêché pour avoir des nouvelles précises et
 de son Crisance et de notre cher Supérieur, M.
 la voisine de Monsieur Suat, reproduit
 qu'un jour même, Mercredi Saint, son maître
 avait été arrêté, et se trouvait enchaîné et
 en prison, pour ainsi dire, prisonnier dans

l'appartement du Suisse. Je songeai à arrêter
 le sort des prisonniers; avaient-ils une nourriture
 suffisante et soignée. Le Sacré-Cœur me répondit
 qu'une prisonnière d'origine normande sait son métier
 quant à M^{onsieur} Turat le Sup^{érieur} du Sacré-Cœur
 me proposa de nous en charger de concert en
 conséquence elle m'envoya une prisonnière de
 confiance qui devait porter les viures à la
 prison; ce service se fit fort régulièrement à
 Paris mais lorsque dans la fameuse semaine
 des barricades il fallut porter le panier à la
 Roquette, la jeune femme n'osa, j'essayai d'envoyer
 un homme de confiance que nous avions au concert,
 après avoir traversé bien des rues et passé des
 barricades, il n'eut pas le courage d'aller plus
 loin, il me rapporta le panier intact - j'ai vu
 depuis que M^{onsieur} Turat avait ces dernières
 jours souffert de la faim, on nous assurait que
 les viures étaient remis à destination, nous remettions
 à la messagère avec les provisions un billet qui
 portait le nom d'une Dame américaine (elle
 s'était fait autoriser par la Commune) et renfermait
 la nomenclature de ce qui était envoyé; le chef
 prisonnier prenait les provisions et renvoyait le

honnétes avec ce même billet signé de
 main et un mot de reconnaissance. Or il con-
 naissait l'écriture de la Sup^{re} du Sacré Cœur
 pas la mienne: aura-t-il deviné le couvert
 sur qui trois jours par semaine venait sur
 lui.

Cependant les nouvelles étaient de jour en jour
 plus alarmantes. Des amis de la maison venaient
 les communiquer: c'étaient M^r Laboureur, Gallois,
 M^r Léonce Baroyer surtout, il venait avec une
 sollicitude filiale sur sa bonne tante ma S^{te}
 Ursule: « Elle a été ma mère, me disait-il, je dois
 dans les jours de danger me montrer un bon fils... »
 Il aurait voulu la prendre dans son logement, il
 lui avait offert de la conduire dans n'importe
 laquelle de nos maisons de province, sa bonne Sœur
 refusa sous ses offres. M^r Baroyer était inquiet
 de sa conscience délicate alarmée, il fallut la
 décision du P. Lafleur, son confesseur, pour lui
 déclarer qu'il était déchargé de toute responsabilité
 et qu'après plus tard au moment de la disparition de
 notre personnel, ma bonne S^{te} Ursule, sachant
 de l'air, l'excellent meson respira plus à l'aise.
 Il était temps pour ma S^{te} Ursule de nous quitter.

à son âge, elle n'ait été malade. De l'affolement des barricades.
Un certain soir déjà vers neuf heures, je fus obligé
de rester auprès d'elle, elle secouait comme une
feuille d'un bruit d'une fouillade bien nourrie
qui se faisait entendre.

Nous étions donc bien peu nombreux pendant
les derniers jours: trois ou quatre, il me semble
et les bonnes sœurs converses qui n'avaient pas
souhaité partir. Comme la maison me paraissait
vide, mais je ~~me~~ sentis ma responsabilité alligée
de beaucoup, et par contre animée d'une grande
confiance. Mais grâce que les menaces sur les
Comités étaient devenues des faits accomplis pour
certaines, après avoir mis en dépôt chez des per-
sonnes sûres ce que nous avions de plus précieux.
Déjà le chemin de fer avait emporté les matras
ou bûche des rosiers, une grande caisse d'objets
d'église, un certain soir, le dimanche 21 Mai,
ma Soeur Constance donna à des intimes nos
comestibles quotidiens à garder; il fallait s'assurer
la nouveauté de tous les jours. C'est que ce soir
là le bruit de l'artillerie résonnait à terre, et
c'était l'heure de la débandade. Je le sus le lendemain
matin, j'étais à la chapelle, j'eus à raconter un peu

effrayée, on me fait sortir, une personne venant
 nous apprends la grande nouvelle, la ville au
 soir vers 5 heures les Versaillais étaient entrés!
 J'entendis la même en actions de grâces!
 Un ingénieur, envoie le secours arrivera le 11 vite
 dans notre quartier. Lorsque à neuf heures de ce
 matin Samedi 22 Mai, un officier M^r de St Martin,
 descend de cheval à notre porte, me demande,
 m'annonce l'arrivée d'un régiment dans la rue
 de Sèvres. « Nous sommes entrés hier au soir
 vous dit-il, j'ai reçu l'ordre de me diriger de
 suite du côté des Invalides et du Ministère de
 la guerre et nous voilà! avec vous besoin de
 secours. Je ne puis passer dans la rue sans
 m'arrêter devant votre chère maison pour avoir
 de vos nouvelles. »

Notre rue ainsi que toutes celles de Paris, avait
 des barricades, les soldats de l'ordre mirent plusieurs
 jours à renverser celles de la rue de Sèvres et
 toute la semaine à prendre Paris. Semaine terrible-
 ment longue. J'étais en peine sur les dettes
 à Paris. La pauvre Marie (la cuisinière de
 Monsieur Turat) vint à St Anne pour avoir de
 leurs nouvelles. elle nous plus ne sachant rien,

était fort inquiète. Mais nous apprîmes bientôt
 le martyre du 24, suivi de l'affreux bouchéris
 de la rue Flaco, le 26. Les gardes nationaux
 avaient repoussés, ils se défendaient en fuyant, et
 ils pouvaient se porter à d'horribles extrémités
 à mesure que les Dersaillais s'approchaient des
 prisons: que feront ils à la Roquette, me demandai-je.
 Le dimanche matin 29, jour de la Pentecôte, un
 frère converti Jésuite vint demander la soutane
 du P. Nazim, restée dans notre sacristie, le P. venant
 vouloir dire la messe. Il est donc saisi. Le bon
 frère nous raconte l'évasion des prisonniers la
 veille au soir, et dans sa fureur le frère lui de
 s'exhale en plaintes pour n'avoir pas été dignes du
 martyre, car lui aussi avait été prisonnier mais
 pendant quelques jours à peine, bientôt il fut
 rendu à la liberté: c'est ce qu'il déplore. Le
 frère m'apprend que M^{re} M^{re} Turat avait fui
 aussi en compagnie de M^{re} l'abbé Guérin, secrétaire
 aux Missions Étrangères, prisonnier de la Commune.
 Heureux de ces renseignements, j'en rends au
 Séminaire des Missions. M^{re} le Supérieur Delpech
 nous recut M^{re} Guérin chantait la grande messe.
 Bientôt les chers prisonniers arrivent avec M^{re} le P^{re}

du collège de Dausres, son compagnon de détention
 et de fuite qui venait en actions de grâces comme
 moi de la main de son bienfaiteur. M^r Guéin
 disait une fois à la Roquette: " Si votre
 nom est prononcé dans l'appel, ne bougez pas,
 moi, qui n'ai pas de famille je répondrai
 pour vous." Tels d'émotions et de souffrances,
 le saint missionnaire nous raconta les péripéties
 de la prison. La veille au soir, les prisonniers ayant
 trouvé le moyen de s'évader, M^r Guéin avait
 pris la fuite, avait franchi le serail de la Roquette
 appuyé sur le bras de M^r Guéin, lorsque à proxi-
 mité de la caserne du Prince Eugène, on aperçoit
 une patrouille, et vite on sursaute qui peut faire
 les prisonniers. M^r Guéin s'échappe du bras de M^r
 Guéin qui plus jeune et conséquemment plus agile
 court entre dans une maison qu'il voit ouverte,
 y passe la nuit et ne gagne le Séminaire des
 Missions que le matin. Mais qui est de son nom?
 Il ne saurait le dire. J'étais sur la voie, on va à
 l'archevêché de ma part communiquer cela aux
 deux fidèles domestiques, Charles (le valet de chambre)
 court à la Roquette il cherche, il fouille tout l'après-midi
 enfin dans la soirée, il trouve un corps ensanglanté,

gisant à terre sous le mur de la prison : aux vêtements
 aux pincettes du singe, le secrétaire reconnaît son maître.
 Le visage était presque empoussié... De quelques
 mains qui passaient aidèrent le fidèle valet de
 chambre aux soins de l'ensevelissement. ces braves gens
 se penchaient sur le cadavre défiguré : « Comment disaient-ils
 c'est Monsieur Turat ? lui qui nous a été si
 bon qui nous a souvent secouru pendant le siège.
 Quelques jours plus tard, la bière fut portée
 dans une salle de l'Archerché et placée à côté
 du corps percé par les balles, de Monsieur Darbin.
 Après les funérailles de son Excellence, on fit solen-
 nellement à N. D. celles de son Dicaire G. dont
 la fidélité lui avait valu le martyre. Nous nous
 y rendîmes et nous placâmes dans la nef sur la
 figure avec les deux domestiques : ne représentons
 nous pas la famille. La bonne Mme Payan en avait
 demandé de se joindre à nous. Combien nous a-t-elle
 été utile et précieuse dans les mauvais jours. C'est
 à elle que j'avais confié mon testament en cas
 de malheur : cette précaution de dispositions testa-
 mentaires fut généralement adoptée à cette époque.
 L'ordre était rétabli, mais il fallut bien des jours
 pour aboutir à la capitale... Nos maisons de province

embarras de nous envoyer des vives, les premiers
écrits nous virent de Paris. Jus je heurise
de parler aux personnes envoyées par la chère
supérieure, de savoir que rien de fâcheux n'était
arrivé à cette petite Communauté.

On avait beaucoup plus beaucoup souffert
pour nous dans tout l'Institut, à cette somme
de mérites nous avons dû sûrement la protection
de la Providence.

Notre M^{re} Mère de Gandras voulait nous
revenir immédiatement, la prudence la retint
éloigné encore quelque temps. Mais nous crûmes
le bonheur de recevoir quelques-unes des nôtres,
notamment ma s^r M^{re} Madeleine de La Chaise
de passage pour se rendre à Lille. Puis les carières
rentrent les unes après les autres. Bientôt nos
bonnes sœurs de la rue des Postes rentrent en
fonction dans leur maison. Et enfin le 25 Juin,
notre très Honorable Mère G^{le} reprendra possession
de sa chère Maison Mère. Le lendemain
nous célébrons la f^{te} du Sacre. Pour.